

« Un peu plus Zadig... »
Corrigé d'un contrôle de lecture cursive

par Michel Leroux

« *Un peu plus les Lettres philosophiques et un peu moins Candide* », suggérait imprudemment, dans un article de L'École des Lettres du 1/12/99, un inspecteur général soucieux de corriger une tendance regrettable « à privilégier la fiction ». C'est au rebours de cette opinion que je dirai à mon tour : « un peu moins Le Horla, un peu plus Zadig », car les contes de Voltaire ne sont considérés comme de la fiction que par les gens pressés ou les lecteurs sommaires.

On trouvera ci-dessous, à l'usage des secondes, le corrigé que j'ai proposé pour le sujet suivant, qui est au cœur du problème : « Un lecteur de Zadig qui choisirait de s'identifier à Zadig ou Astarté, et se délecterait de leurs péripéties et du dépaysement oriental offert par le conte de Voltaire, ferait-il vraiment son devoir ? »

Il va de soi qu'un bilan oral et collectif de lecture avait précédé ce travail écrit. (Durée : deux heures ; les élèves disposaient de leurs notes et de l'ouvrage de Voltaire.)

En présentant, en 1747, *Zadig ou la destinée*, Voltaire exploitait une mode : le public était avide de romanesque, et la traduction des *Mille et une nuits*, ainsi que les récits de voyageurs, lui avaient donné le goût des histoires orientales. Voltaire prenait ainsi un risque calculé, celui de voir ses lecteurs se passionner pour les péripéties de Zadig et de la reine Astarté.

La séduction de l'exotisme et des aventures sentimentales exerçant toujours le même empire sur les lecteurs, peut-on dire que celles ou ceux qui choisiraient aujourd'hui de s'identifier à Zadig ou Astarté et se délecteraient du dépaysement oriental feraient vraiment leur devoir ?

Pour montrer qu'il y a lieu d'en douter, il faudra d'abord établir que le romanesque ne constitue, dans *Zadig*, qu'un élément superficiel. Ceci nous conduira à souligner que Voltaire s'est essentiellement attaché, dans ce conte, à critiquer divers aspects de la vie sociale sous le règne de Louis XV. Il nous restera, pour finir, à interpréter le sous-titre de son ouvrage : « *la destinée* ».

En 55 avant J.-C., le poète latin Lucrèce, désireux d'apporter au public les lumières de la philosophie épicurienne, choisit d'imiter les médecins qui, pour faire absorber aux enfants « la potion d'absinthe amère », enduisaient les bords de la coupe d'une couche de miel. C'est dans cet esprit qu'il écrivit en vers son *De rerum natura*, en comptant sur le charme de la poésie pour engager ses lecteurs à la philosophie. Voltaire ne procéda pas autrement et, pour éviter tout malentendu, il prit la précaution, dans son « Épître dédicatoire à la Sultane Sheraa », de nous avertir que nous avons affaire au « livre d'un ancien sage [...] qui dit plus qu'il ne semble dire ». Cet avertissement est renouvelé dans la même épître sous la forme de ce compliment à la bénéficiaire de la dédicace (en réalité la Pompadour) : « Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à l'ouvrage d'un sage. » La même « sultane » est enfin au même endroit, invitée à préférer *Zadig* à « des contes qui sont sans raison et qui ne signifient rien ». La mise en garde est donc claire mais elle n'est pas le seul élément qui nous invite à la vigilance.

L'atmosphère orientale, en effet, est parfois bien mince et transparente : il est difficile, par exemple, de ne pas flairer l'évêque sous l'« archimage » surtout quand il s'appelle Yebor, anagramme de Boyer, évêque de Mirepoix et ennemi juré de Voltaire. De la même façon, le jeune Orcan du chapitre « Le Borgne » cache mal M. de Rohan qui avait fait rouer de coups

l'auteur de *Zadig*. Il devient plus difficile encore d'adhérer à la fiction orientale quand surgissent dans le conte des éléments aussi incongrus que le supplice russe du knout, une déportation en Sibérie ou des tournois qui évoquent davantage le Moyen Âge ou la Renaissance européenne que l'Arabie ou la Mésopotamie.

Enfin, il faut convenir que nous ne sommes pas vraiment invités par Voltaire à prendre au sérieux les aventures sentimentales de *Zadig*. Tout cet aspect du livre sent, en effet, suffisamment la parodie pour qu'on ne puisse, par exemple, lire sans sourire dans le chapitre du « Borgne », ce commentaire d'une préciosité ampoulée : « Il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie et pour qui seule il voulait avoir des yeux. » On ressent la même impression lorsque *Zadig* et *Astarté* opèrent leurs retrouvailles, dans le chapitre du « Basilic » : « C'était *Astarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. » Les anaphores sont nettement mises au service, ici, d'un pathétique sentimental « servi à la louche ».

Voilà donc les premières raisons pour lesquelles une lecture superficielle de *Zadig* témoigne d'un manque de discernement. Que recèle alors l'apparence du conte ? En premier lieu, une satire de la société française, rendue plus efficace par l'effet du détour oriental propre à dissoudre cette adhésion chauvine qui affecte ordinairement ceux qui n'ont connu rien d'autre que leur pays et leurs usages.

Voltaire ajuste donc le tir, dans ce *conte philosophique*, sur trois cibles principales, les juges, les faux savants et les prêtres.

En ce qui concerne d'abord les juges, comme Voltaire aura plus tard l'occasion de le proclamer à l'occasion d'affaires célèbres, ils sont gravement incompetents dans la conduite d'une enquête. Deux exemples de cette criminelle incapacité sont fournis dans les chapitres du « Chien et du cheval » et de « L'Envieux ».

Dans le premier, le héros, au terme d'une minutieuse observation, est parvenu à décrire avec exactitude deux animaux égarés qu'il n'avait jamais vus. Les juges en déduisent étourdiment qu'il les a volés et le condamnent au supplice et à la déportation perpétuelle. Cela démontre qu'on emprisonne et châtie couramment, sous Louis XV, de parfaits innocents, faute d'asseoir, comme *Zadig*, ses convictions sur des preuves obtenues au terme d'un examen scrupuleux des faits.

Le deuxième exemple est plus démonstratif encore : ayant griffonné un madrigal sur une tablette, *Zadig* la brise en deux et la jette. Un de ses ennemis en ramasse un morceau et constate avec bonheur que ce fragment constitue un texte cohérent et, mieux encore, injurieux pour le roi *Moabdar*. Dûment fournie aux autorités, la « preuve » aurait entraîné l'exécution immédiate de *Zadig* si un perroquet providentiel n'avait rapporté le morceau manquant et tiré ainsi le héros d'affaire. Que penser d'une justice rétablie par un volatile ? Cela en dit long sur l'efficacité de la justice française au XVIII^e siècle, et parfois, malheureusement, au XXI^e.

Les savants ne valent pas mieux que les juges : en témoigne le grand *Hermès* qui prétend que « les plaies de l'œil gauche sont inguérissables » et « prédit le jour et l'heure » où *Zadig* doit perdre son œil. Cette sottise superstition se double d'un entêtement parfaitement burlesque lorsque, « l'abcès (ayant crevé) de lui-même », le charlatan écrit un livre prouvant que la guérison est illégitime !

On découvre aussi, dans « Le Basilic », un praticien grotesque en la personne du médecin du seigneur *Ogul*, qui prescrit à son patient obèse l'ingestion d'un basilic « cuit dans de l'eau rose ». Cet animal mythique, que seules les femmes sont censées pouvoir attraper, n'est bien entendu qu'une baliverne destinée à masquer l'incompétence du médecin.

ASSOCIATION DES PROFESSEURS DE LETTRES

Mais les médecins ne sont pas seulement ignorants, ils sont aussi cupides et rancuniers, et Zadig, qui a tari la source de revenus de l'escroc en guérissant Ogul par le recours à la gymnastique, manque de payer cet affront de sa vie.

Comme on le voit, dans le domaine de la science comme dans celui de la justice, l'esprit d'examen, le bon sens, la raison et la vertu manquent à l'appel.

Reste la troisième cible, les prêtres.

Voltaire présente d'abord les prêtres comme des êtres occupés à dresser les hommes les uns contre les autres pour des billevesées : faut-il ou non manger du griffon ? Intéressante question... Quelle que soit la réponse fournie, l'archimage Yebor, qui voit de l'hérésie partout, voudra empaler tout le monde.

Quant aux mages blancs et noirs, ils se déchirent sur la question de savoir de quel côté on doit se tourner pour prier. Ces anecdotes, dont la dernière appartient au chapitre des « Disputes et des audiences », sont transparentes : Voltaire y ridiculise les débats théologiques stériles et absurdes qui, depuis des siècles, ont opposé des ennemis rendus enragés par leurs désaccords sur la virginité de Marie, la « grâce suffisante » ou Dieu sait quoi encore. Quoi de plus simple, pourtant, que de réconcilier les hommes, comme le fait Zadig, autour de la table du « Souper », en leur démontrant qu'ils adorent le même dieu sous diverses formes ?

Mais les prêtres, dans *Zadig*, ne sont pas seulement obtus, ils sont aussi cupides et corrompus. C'est ainsi que, dans le chapitre du « Bûcher », on les voit tirer de substantiels profits d'une tradition épouvantable qui veut que les veuves soient brûlées sur le bûcher même de leur mari. Et quand Zadig établit qu'une veuve ne pourra dorénavant se sacrifier qu'après une entrevue avec un jeune homme, notre héros échappe de peu au bûcher préparé par les prêtres furieux de voir leur échapper la part d'héritage que cet horrible usage leur attribuait. Grâce soient cependant rendues à la corruption, c'est à elle que Zadig doit alors de se tirer d'affaire !

La raison, l'intelligence et la bienveillance sont donc ici opposées à l'esprit sectaire et au respect aveugle et intéressé de traditions barbares. Mais la leçon du conte philosophique ne se résumant pas à la satire sociale, il faut maintenant examiner la question de la Providence et justifier le sous-titre de *Zadig*, « *la destinée* ».

En jetant dans le monde un être pourvu de toutes les qualités physiques, morales et intellectuelles, Voltaire ne s'est pas seulement fourni une occasion d'exercer son esprit satirique. Il propose aussi une expérience dont l'enjeu est le suivant : si un être tel que Zadig trouve le bonheur, cela prouvera que les Optimistes ont raison, et que l'univers est bien placé sous la haute autorité d'une divinité bienveillante. Si, au contraire, il est malheureux, le doute sera de mise.

Or, qu'en est-il dans le conte ? Apparemment, la trajectoire du héros est plutôt chaotique : on le voit en effet passer des plus hautes fonctions au statut d'esclave, retrouver la prospérité, la perdre, et sa vie sentimentale est à l'avenant. Il n'en va pas de même pour un certain Arbogad, brigand de son état qui jouit d'une richesse considérable, assortie d'une très bonne conscience. Tout cela ne plaide pas en faveur de la Providence ; et ce n'est pas parce que Zadig, plusieurs fois menacé de mort, est toujours sauvé *in extremis* – parfois, comme on l'a vu, par un humble perroquet – qu'on est enclin à discerner dans ce tableau du monde la trace d'une main divine. Certes Zadig finit par trouver le bonheur, mais le *happy end* semble relever, comme bien d'autres ingrédients du conte, de la parodie.

Le chapitre de « L'Ermite », où la question de la Providence est abordée de front, nous apportera-t-il plus d'assurances ? Il est vrai que l'ange Jesrad est venu éclairer Zadig sur les mystères de la Destinée en lui expliquant notamment qu'un mal est un bien caché, comme le trésor qu'on trouve sous les ruines d'une maison « généreusement » incendiée. Mais est-il suffisamment convaincant lorsqu'il justifie la mort atroce d'un jeune homme en alléguant

qu'il aurait tué « sa tante dans un an et [Zadig] dans deux » ? Et, quand Zadig pousse l'ange dans ses retranchements sur la question épineuse du Mal, ce dernier a beau démontrer que l'existence du mal sur la terre est une nécessité logique parce que le créateur diffère obligatoirement de sa création, nous restons aussi perplexes que Zadig dont le dernier mot est « Mais ».

Ce mot traduit bien l'insatisfaction de Voltaire face aux théories optimistes des allemands Leibniz et Wolf, dont le discours de l'ermite reprend les thèses essentielles. La question reste donc en suspens.

Douze ans plus tard, cependant, dans le conte de *Candide*, Voltaire devait rompre définitivement avec l'optimisme leibnizien : l'horreur des guerres et surtout les 30 000 morts du désastre de Lisbonne ne pouvaient décidément lui apparaître comme l'expression d'un bien caché. Cette évolution paraît déjà bien en germe dans notre conte, où les rois, supposés « lieutenants de Dieu », ne sont guère plus épargnés, en la personne de Moabdar, que les juges ou les prêtres.

Or si, comme Voltaire le suggère à demi-mot, les hommes sont livrés à eux-mêmes dans ce monde, quelle leçon tirer de cette lecture, sinon que notre devoir est d'y faire régner, comme Zadig, le plus de justice et de bonheur possible, à la lumière de la tolérance, de l'esprit d'examen et de la justice ?

Au terme de cette étude, il ne fait donc pas de doute qu'une lecture affective et superficielle de *Zadig* confine à l'aveuglement et à la trahison. Le lecteur passif fait d'abord preuve d'étourderie en oubliant les avertissements de l' « Épître dédicatoire » ; il ne voit pas non plus que la séduisante couleur orientale s'avère en outre efficace pour fournir du recul aux Français que ce détour conduit à porter un regard neuf sur leur propre société ; il néglige enfin la dimension philosophique annoncée par le sous-titre du conte. Quel gâchis ! Surtout lorsque l'on songe que les bienfaisants poisons du conte de *Zadig* sont encore bien utiles aujourd'hui où l'intolérance, la crédulité et la bêtise cynique n'ont rien perdu de leur vigueur.

Mais s'arrêter à la « couche de miel » sans absorber « la potion » n'est pas seulement répréhensible lorsqu'il s'agit de contes philosophiques. Ceux, en effet, qui lisent *La Princesse de Clèves* ou *Le Rouge et le noir* en n'en tirant que ce qu'ils obtiendraient d'un roman à l'eau de rose ou d'un feuilleton américain, c'est-à-dire de l'émotion vécue par procuration, sont pareillement en défaut. Savoir lire, c'est toujours beaucoup plus que rechercher de l'évasion ou le bonheur passif de l'identification aux héros. C'est aussi beaucoup plus que de mettre vainement au jour, quand on ne les plaque pas artificiellement sur la fiction, les catégories ou les schémas abstraits de la linguistique ou de la narratologie.

Michel Leroux